



GILL PAUL  
DES JOURS  
ET  
DES VIES

ROMAN

« UN TRIOMPHE ! »  
DINAH JEFFERIES



CHARLESTON

---

GILL PAUL

---

## DES JOURS ET DES VIES

2016

Confrontée à l'infidélité de son mari, Kitty Fisher quitte Londres pour se réfugier dans le chalet de son arrière-grand-père, aux États-Unis. Là, sur les rives du lac Akanabee, elle découvre un magnifique bijou qui va lui permettre de révéler un secret de famille longtemps caché...

1914

La Russie est au bord de la rébellion, et la famille impériale, les Romanov, fait face à un futur tout aussi terrifiant qu'incertain. La grande-duchesse Tatiana est tombée amoureuse d'un officier de cavalerie, Dimitri, mais les événements vont mettre à mal leur relation naissante – ainsi que leurs vies...

*Des jours et des vies* est un roman qui traverse les siècles, offrant à ses lecteurs une inoubliable histoire d'amour, de perte et de résilience, dans la lignée des romans de Kate Morton et Lucinda Riley.

**« CE ROMAN CAPTIVANT NOUS FAIT VOYAGER  
DANS LE TEMPS, MÊLANT HISTOIRE ET FICTION  
DANS SA REPRÉSENTATION DES ÉVÉNEMENTS  
TRAGIQUES DE LA RÉVOLUTION RUSSE. »**

*Sunday Express*

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

ISBN : 978-2-36812-199-3



9 782368 121993

22,50 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Photographie : © Trevillion Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr





DES JOURS  
ET DES VIES

Publié originellement en langue anglaise par HarperCollins Publishers Ltd. sous le titre *The Secret Wife*.

© Gill Paul 2017

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

ISBN : 978-2-36812-199-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Gill Paul

DES JOURS  
ET DES VIES

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Élisabeth Luc*

  
CHARLESTON



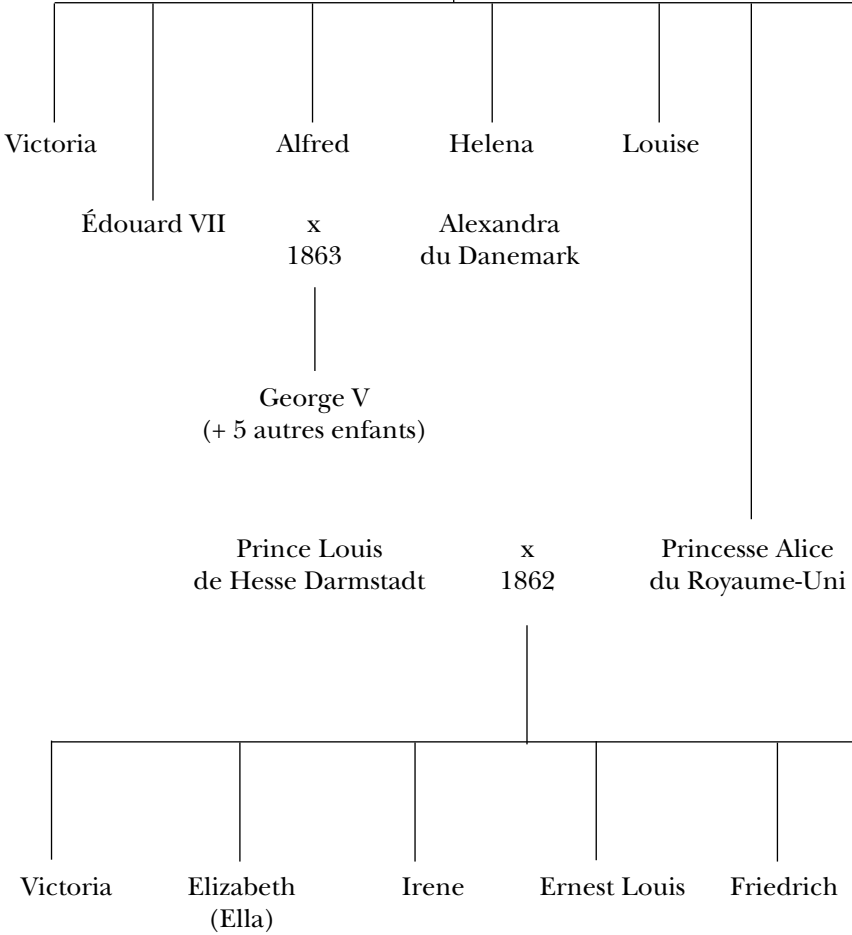


*Pour Richard, avec tout mon amour*

# GÉNÉALOGIE DES ROMANOV

Reine Victoria x Prince Albert

1840

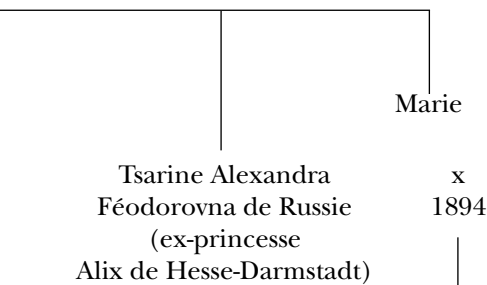




Maria Féodorovna  
(princesse Dagmar du  
Danemark)

x  
1886

Tsar Alexandre III  
de Russie



Tsar Nicolas II  
de Russie

Georges

Michel

Alexandre

Xénia

Olga

Olga

Tatiana

Maria

Anastasia

Alexei



## PROLOGUE

*Lac Akanabee, État de New York, 17 juillet 2016*

**D** EPUIS QU'ELLE AVAIT QUITTÉ SON MARI, vingt-neuf heures plus tôt, Kitty Fisher avait parcouru cinq mille neuf cent quatre-vingt-un kilomètres. D'après la revue de la compagnie aérienne, Londres et New York étaient distants de cinq mille cinq cent soixante-seize kilomètres et le GPS de sa voiture de location affichait quatre cent cinq kilomètres. Un océan et la moitié d'un État la séparaient de Tom. Au lieu d'en être bouleversée, Kitty évoluait dans une forme de torpeur.

En Angleterre, il était seize heures trente. Que faisait Tom en ce dimanche après-midi ? Il devait traîner à la maison, en jogging et t-shirt, après avoir appelé les copines de Kitty, en toute innocence, pour leur demander si elles savaient où elle était passée. Combien de temps lui faudrait-il pour comprendre qu'elle s'était envolée pour les États-Unis, vers un chalet hérité de son arrière-grand-père et situé au bord d'un lac ?

Tom n'en connaissait pas l'adresse, et Kitty, déterminée à le laisser mijoter un peu, avait pris soin de ne lui laisser aucun indice. Ça lui apprendrait à la tromper. À cette idée, elle frémit, et les messages qu'elle avait trouvés dans le smartphone de Tom revinrent clignoter dans sa tête. Ç'avait été un tel choc qu'à présent encore la situation lui semblait irréelle. *N'y pense pas, arrête de réfléchir.*

La voix du GPS s'exprimait avec une réconfortante assurance : « Dans deux cents mètres, tournez à gauche sur Big Brook Road. » S'entendre dicter ce qu'il fallait faire lui était agréable, c'est exactement ce dont elle avait besoin alors que son univers s'écroulait. « Vous êtes arrivée à destination. » Kitty crut soudain que la voix s'était trompée : elle ne voyait qu'une route bordée d'une forêt dense. Et pourtant, tandis qu'elle passait son chemin, la voix lui ordonna de faire demi-tour.

Kitty descendit de voiture pour partir en reconnaissance. Entre les arbres, elle découvrit un sentier envahi de hautes herbes et de branchages. D'après la carte fournie avec l'acte de propriété, c'était bien là. Elle n'osa pas engager la voiture sur le chemin, de peur d'en rayer la carrosserie. Au cœur d'un bourdonnement d'insectes, elle s'enfonça donc dans la végétation sauvage, où flottait une puissante odeur d'herbe mouillée. Bientôt, un éclat de métal attira son regard : les eaux étincelantes du lac Akanabee. Sa carte à la main, elle observa les alentours ; le chalet ne devait pas être loin.

C'est alors qu'elle vit le monticule couvert de plantes grimpanes. L'endroit étant inhabité depuis trente ans, Kitty s'attendait à le trouver en ruine. Au contraire, la forêt lui avait formé un cocon protecteur, les mauvaises herbes s'étaient enroulées autour des fondations et insinuées par les vitres brisées, et avaient tissé sur le toit un épais tapis. Sous cet enchevêtrement de verdure, la porte d'entrée était à peine visible et, niché sur une pente douce, non loin d'une rive de galets, le chalet offrait une vue saisissante.

La jeune femme décida d'aller voir de plus près. Du ponton écroulé ne subsistaient que quelques malheureux piliers, un arbuste avait surgi entre deux marches du porche et les avait brisées. Entrelacées avec les débris de bois, ses racines évoquaient un nid de serpents. Et, pourtant, la toiture de tôle ondulée paraissait encore assez étanche pour protéger les murs et fondations, en béton, nota Kitty.

Avec précaution, elle gagna le porche. Il devait y avoir eu une balancelle, car deux chaînes rouillées pendaient du plafond vers le plancher défoncé. Elle imagina son arrière-grand-père confortablement installé, contemplant le paysage, une bière à la main peut-être. Écartant les feuillages, elle atteignit la porte, qui n'était pas verrouillée. À l'intérieur, sombre et humide, flottait une odeur de moisi et de vieux bois, et des particules de poussière dansaient dans les rais de lumière filtrant à travers les enchevêtrements de tiges et de lianes. Dès que ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, Kitty découvrit une pièce assez spacieuse, équipée d'un fourneau corrodé, d'un vieux lit en métal au matelas pourri et d'un bureau en bois. Des détritrus traînaient un peu partout : journaux jaunis, boîtes de conserve, bottes en caoutchouc abîmées...

Elle traversa la pièce avec prudence et ouvrit une porte donnant sur une salle de bains dotée d'une baignoire, d'un lavabo et d'une cuvette de toilette très encrassés. Sur une étagère gisait un blaireau pris dans une toile d'araignée. Étrangement, la chasse d'eau fonctionnait et, après un léger grincement, une eau brunâtre se mit à couler du robinet. Le chalet devait être raccordé à une source située en amont, sur la colline. Sans doute y avait-il en sous-sol une fosse septique qui n'avait pas été purgée depuis trente ans au moins.

Kitty regagna la pièce à vivre pour inspecter l'état des murs et du plafond. Par chance, le plancher semblait solide. Une fois qu'elle aurait déblayé les détritrus et arraché les plantes grimpantes, elle pourrait certainement dormir dans le chalet.

Sous le porche, elle contempla de nouveau le paysage. Quelques bouleaux blancs se dressaient entre elle et la plage léchée par des vaguelettes. Pas une maison aux alentours ; pas un bruit de moteur ne venait troubler le silence. À plus d'un kilomètre, la rive opposée était tapissée d'une forêt dense. Il n'y avait qu'elle, les arbres et le lac... C'était sublime.

Kitty retourna chercher ses bagages à sa voiture et les traîna sur le sentier, écrasant les hautes herbes. Après avoir mangé un sandwich acheté à l'aéroport et bu une canette de soda, elle enfila des gants et entreprit d'arracher la jungle qui envahissait son chalet. Elle s'y sentait déjà chez elle. Elle était même en train d'en tomber amoureuse.

Parmi les plantes, il y avait celles que ses camarades de classe et elle appelaient des gratte-langue et dont elles s'amusaient à se coller des feuilles dans le dos. Un autre végétal invasif faisait voler des spores qui lui chatouillaient la gorge. Kitty prit soin de ne pas le toucher. En Amérique, il avait du sumac vénéneux et elle ne savait pas à quoi il ressemblait. Une nuée de minuscules mouches noires surgit et fut aussitôt emportée par la brise. Déterminée, Kitty s'affaira, espérant que la fatigue parviendrait à endiguer le sentiment de panique qui montait en elle. *Ne pense pas à Tom. Arrête de réfléchir.* Elle avait apporté son téléphone et son ordinateur par habitude, mais ils étaient éteints. Elle n'aurait pas supporté d'entendre ses excuses, ses justifications. Elle ne voulait pas affronter ça.

Quand elle eut arraché le plus gros des lianes, elle vit que les planches du chalet se fondaient dans le paysage tant elles avaient été battues par les éléments et envahies par la végétation. L'unique pièce de vie était vaste, six mètres de long peut-être, et percée de fenêtres. Sur le toit pentu se dressait une petite cheminée. Kitty rentra et fourra les déchets dans d'épais sacs plastiques qu'elle avait apportés. Elle en profita pour lire les gros titres des vieux journaux : la catastrophe de Tchernobyl, l'explosion de la navette *Challenger*. Le lit était défoncé.



Elle le sortit dans l'intention de s'en occuper plus tard et déroula son sac de couchage dans un coin, après avoir épousseté et balayé le sol.

Quand elle eut terminé, le soleil descendait sur le lac et les oiseaux s'époumonaient, dépensant leurs dernières ressources de la journée. Kitty alla s'asseoir sous le porche pour les écouter. Le chant d'un engoulement lui rappela le hurlement d'un loup et des chauves-souris passèrent à vive allure tandis qu'au loin des grenouilles coassaient.

Soudain, elle perçut sous les planches brisées des marches un scintillement, un objet niché parmi les racines. Elle s'allongea et tendit le bras pour s'en saisir. Il était plus lourd qu'elle ne l'aurait imaginé. C'était un ovale doré d'environ deux centimètres, serti de minuscules pierres bleues, roses et ambre dans un entrelacs d'or telles des fleurs sur une plante. De toute évidence un bijou de qualité. Au dos, il y avait une gravure usée, et au sommet un orifice destiné à faire passer une chaîne. Ce pendentif saisissant devait manquer cruellement à sa propriétaire. Kitty n'avait jamais rien vu de tel.

Elle le glissa dans la poche de son jean et, assise par terre sous le porche, les jambes dans le vide, elle mangea un autre sandwich arrosé d'une petite bouteille de vin blanc qu'on lui avait servie dans l'avion. Les arbres se balançaient sous une brise légère. La surface lisse du lac reflétait les couleurs spectaculaires d'un ciel aux nuances de rose, de mauve, d'or et de bronze aussi vives et irréelles que les images en technicolor d'un film hollywoodien.



*Tsarskoïe Selo, Russie, septembre 1914*

ÉMERGEANT D'UN PROFOND SOMMEIL, Dimitri Malama perçut de vagues murmures et un souffle frais sur son visage. Une douleur qui lui vrillait les tempes s'intensifia sous la lumière vive : il se rappela soudain qu'il était dans la salle commune d'un hôpital où on l'avait transféré la veille. La dernière image dont il se souvenait était celle d'une infirmière lui donnant du laudanum dilué dans un verre d'eau.

Il pensa alors à sa jambe. L'avait-on amputé dans la nuit ? Depuis qu'il avait été blessé au front, il vivait dans la peur d'une infection qui le mutilerait. Il se redressa sur ses avant-bras et décela deux formes, puis repoussa le drap et fut soulagé : sa jambe gauche était bandée, mais toujours là. Il remua les orteils pour s'en assurer et retomba sur son oreiller, cherchant à ignorer les douleurs que lui infligeaient sa jambe, sa tête et son ventre.

Au moins, il était entier. Sans cela, impossible de servir son pays ; on le renverrait chez ses parents, créature

pitoyable et inutile claudiquant sur une prothèse en bois.

— Vous êtes réveillé ? Vous voulez manger quelque chose ?

Une infirmière trapue, avec un soupçon de moustache, était assise près de son lit. Sans attendre sa réponse, elle lui offrit une cuillerée de bouille d'avoine qui lui donna un haut-le-cœur, et il détourna la tête.

— Très bien. Je repasserai plus tard, dit-elle en effleurant son front de ses doigts frais.

Il referma les yeux et sombra dans un demi-sommeil. La tête lourde, il percevait autour de lui les bruits de l'hôpital, et les images se mélangeaient dans son esprit : la guerre, son ami Malevitch gisant dans l'herbe, ses sœurs, sa maison...

Au loin retentit un petit rire cristallin qui n'évoquait en rien la matrone qui s'était occupée de lui. Ouvrant les yeux, il vit deux jeunes infirmières élancées portant une coiffe et une longue blouse immaculée. S'il s'était réveillé à cet instant-là, il se serait cru mort, parmi les anges.

— Je sais qui vous êtes ! dit l'une d'elles en s'approchant d'un pas léger. Vous faisiez partie de la garde impériale au palais de Peterhof. N'êtes-vous pas celui qui un jour a sauté à la mer pour sauver un chien ?

Elle avait une belle voix grave. Lorsqu'elle s'avança, il fut surpris de reconnaître la grande-duchesse Tatiana, la deuxième fille du tsar Nicolas II. Si Olga, l'aînée, ressemblait à son père, Tatiana possédait les pommettes saillantes de sa mère et, attendant une réponse, elle l'observait de ses yeux gris-violet.

— Oui, c'est moi, hélas. Mon capitaine était furieux que j'aie abîmé mon uniforme. Quant à l'animal, c'était un chien errant qui s'est ébroué et a détalé sans la moindre gratitude. (Il sourit.) Je m'étonne que vous en ayez entendu parler, Votre Altesse Impériale.

Celle-ci lui rendit son sourire.

— Ce sont des gardes qui évoquaient votre histoire, alors je leur ai demandé de me montrer qui vous étiez. Vous devez aimer les chiens...

— Beaucoup. J'en ai deux chez mes parents, un barzoï et un laïka. Ces chenapans me manquent terriblement.

— Mon père adore les barzoïs. Selon lui, il en a eu un qui était plus intelligent que la plupart des êtres humains. Sa mort l'a anéanti, ajouta-t-elle en plissant le nez de façon charmante. Ceux que nous avons dans nos chenils ne cessent d'aboyer. J'aimerais en avoir un à moi au palais, mais il faudrait qu'il soit plus discret. Auriez-vous un conseil à me donner ?

Dimitri se sentit flatté qu'une grande-duchesse bavarde avec lui en toute simplicité.

— Bien sûr, Votre Altesse Impériale. Quels chiens préférez-vous ? Les gros ou les petits ?

— Les petits, je pense. Et inutile de m'appeler « Votre Altesse Impériale ». Ici, je suis infirmière, pas princesse. Ma mère, ma sœur Olga et moi suivons une formation pour contribuer à l'effort de guerre. Je suis l'infirmière Romanova numéro trois, et elles sont les numéro un et deux.

Ces surnoms impersonnels amusèrent Dimitri.

— Aimez-vous les terriers, infirmière Romanova numéro trois ? Le terrier russe est intelligent, et pas trop agité. L'épagneul est très prisé des dames car sa fourrure est soyeuse. Il existe également de petites races de bouledogues. Pour ma part, j'aime bien le bouledogue français.

Tatiana fit claquer ses mains.

— Oh ! oui. J'aime sa bouille fripée et triste ! On dirait qu'il porte tous les maux du monde sur ses épaules.

Sa sœur Olga, le second ange, vint lui signaler qu'elle passait dans la salle suivante, mais Tatiana s'attarda auprès de Dimitri, qui s'en étonna.

— Je vois que vous êtes blessé à la jambe, ce doit être terriblement douloureux. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, merci. Je m'en veux seulement d'avoir été assez négligent pour être touché dès la première semaine de guerre.

— C'est une blessure par balle ?

Dimitri songea au moment où il s'était précipité à la rescousse de son ami Malevitch sur le champ de bataille pour le tirer par le col. Il lui sembla qu'il avait ressenti un impact dans la cuisse mais, trop occupé à sauver son camarade, ne s'en était pas inquiété.

— Oui. Je n'ai compris que j'avais été touché qu'à notre retour à la base. Bizarrement, la douleur et le saignement n'ont commencé qu'à ce moment-là.

En effet, le sang avait alors jailli et Dimitri s'était écroulé. Pourquoi n'avait-il pas saigné sur le champ de bataille ? Le mystère demeurerait entier. C'était comme si un ange veillait sur lui. Une fois à terre, il avait eu très chaud et s'était mis à trembler et à claquer des dents. On lui avait arraché son pantalon, révélant un trou qui traversait sa cuisse gauche. La balle avait même éraflé la jambe droite. Par chance, elle était ressortie, et c'était peut-être ce qui avait permis aux chirurgiens de ne pas l'amputer. Au cours des dernières semaines, il avait été transféré du front de Gumbinnen, en Prusse orientale, vers divers postes médicaux puis au palais Catherine de Saint-Pétersbourg, où les vastes salons avaient été convertis en salles communes.

Tatiana voulut savoir de quelle troupe il faisait partie, et, lorsqu'il lui révéla appartenir au huitième régiment de uhlands de Voznessensk, elle s'exclama :

— Vous êtes l'un de mes hommes ! Je prendrai grand soin de vous.

Olga et Tatiana avaient reçu le commandement honoraire d'un régiment le jour de leur quatorzième anniversaire.

— C'est un honneur pour moi que d'être pris en charge par mon colonel, répondit Dimitri en souriant. Et je vais devoir soigner ma conduite en votre présence...

Ils bavardèrent un moment au sujet de la guerre déclenchée quelques semaines plus tôt par le militarisme rampant de Guillaume II. Dimitri était toujours sous le choc. Tatiana, elle, lui confia que le conflit était d'autant plus terrible que sa mère était née là-bas et que sa famille avait de nombreux cousins allemands. Elle traita le Kaiser de porc. Olga passa la tête dans l'embrasure de la porte et lui adressa un signe d'impatience.

— Je dois retourner travailler, dit Tatiana. Je suis supposée accompagner une infirmière chevronnée, et elle m'attend. En quoi puis-je rendre votre séjour plus confortable ?

— En me prêtant un livre, peut-être ? N'importe lequel. J'aime la lecture. Je vous le rendrai, naturellement, s'empressa d'ajouter Dimitri, de peur que la jeune femme ne le trouve présomptueux.

Mais elle parut ravie.

— Moi aussi, j'ai la passion des livres ! Quels sont vos auteurs préférés ?

Dimitri hésita. Tant de bons écrivains étaient antitsaristes : Alexandre Kouprine, Maxime Gorki, Ivan Bounine... Mieux valait miser sur des auteurs plus anciens.

— Tolstoï, bien sûr. Et Tchekhov.

— Je suis entièrement d'accord avec vous. Les classiques me plaisent davantage que les modernes. Mon favori est de loin Tourgueniev. Avez-vous lu *Pères et fils* ?

Le roman évoquait une jeunesse en révolte contre les valeurs de l'ordre aristocratique.

— Dans ma jeunesse, oui, répondit Dimitri, étonné. J'apprécie la poésie de Tourgueniev, ses images évocatrices qui touchent l'âme...

— Vous parlez comme un écrivain, lui fit remarquer Tatiana, amusée.

Le blessé fit la moue.

— Quand j'étais plus jeune, affirma-t-il, je tenais un journal. Hélas, j'ai arrêté depuis un moment. Ma prose était trop pleurnicharde et complaisante.

— Vraiment ? Moi aussi je tiens un journal ! J'essaie d'y décrire en toute honnêteté les événements de la journée. La quête du mot juste est un défi qui me plaît. Souvent, des phrases me viennent alors que je fais autre chose, lorsque je travaille ici par exemple, à l'hôpital, ou quand je brode, ou...

Elle s'interrompt et rougit imperceptiblement.

Dimitri était sensible à sa façon de parler lentement, en pesant ses mots, et à l'intelligence qu'il décelait dans son regard.

— Il me semble que vous avez tout d'un auteur.

Elle se mit à rire.

— Oh, je n'ai pas cette prétention... je suis la seule lectrice de mon journal.

— L'absence de lecteur permet d'exprimer ses sentiments les plus sincères. Moi, l'écriture m'aidait à mieux me comprendre. Vous savez, quand on réagit d'instinct par exemple, de façon étonnante ou déroutante, et que l'on pense : pourquoi suis-je en colère ? Qu'est-ce qui me rend triste ? Il est fascinant d'expliquer la petite étincelle qui a mis le feu aux poudres, la nuance, le détail qui fait mouche et ravive les émotions d'une expérience passée... La nature humaine est le plus captivant des sujets.

Il s'interrompt, craignant d'être trop bavard et d'ennuyer Tatiana, mais elle semblait l'écouter avec attention.

— Je vois tout à fait ce que vous voulez dire, répondit-elle en se mordant la lèvre, comme si une scène lui venait à l'esprit.

Dimitri observa cette jeune fille ouverte et spontanée, si loin des créatures hautaines et sophistiquées qu'il imaginait en songeant aux dames de l'aristocratie de Saint-Pétersbourg. Tatiana, elle, ne prenait pas de grands airs. Elle lui parlait d'égal à égal.

— Infirmière Romanova numéro trois ! lança une femme sur le seuil.

— J'arrive, infirmière Tchebotareva !

La jeune fille adressa à Dimitri un sourire furtif.



— À demain ! lui promit-elle avant de s'éloigner rapidement.

Le jeune homme la suivit des yeux, un sourire aux lèvres. Il avait complètement oublié sa douleur. Quel âge Tatiana pouvait-elle avoir ? D'après ses calculs, elle devait être dans sa dix-septième année ; elle avait donc six ans de moins que lui. Mais dans son attitude elle semblait encore plus jeune, et elle était bien plus belle qu'il ne l'aurait cru avec son teint de porcelaine, ses yeux d'un gris-bleu profond et limpide, ses lèvres pourpres... Si elle n'avait pas été une Romanov, Dimitri l'aurait volontiers courtisée. Au cours des années qu'il avait passées dans la garde impériale, il avait fait de nombreuses conquêtes au sein de l'aristocratie pétersbourgeoise. Hélas, aucune n'avait su capter son intérêt très longtemps. Cette fois, pourtant, il sentait qu'il aurait très bien pu tomber amoureux.

## 2

**L**E LENDEMAIN MATIN, LORSQU'IL OUVRIT LES YEUX, Dimitri observa le plafond où dansaient dans des demi-cercles d'un ton myosotis des chérubins, griffons et autres créatures mythologiques. Un grand lustre à plusieurs niveaux scintillait dans la lumière du soleil et les murs d'un blanc satiné étaient ornés de délicates fleurs bleues. La salle commune se trouvait dans le salon bleu du palais Catherine où, lors de son service dans la garde impériale, il avait parfois jeté un œil. Le patient du lit voisin, un dénommé Stepanov, lui avait révélé que les salons du palais d'Hiver avaient également été transformés en hôpital pour officiers. Si ces pièces étaient désormais dépouillées de tout ornement et si le précieux mobilier avait fait place à des lits, les chenets et pare-feu dorés ainsi que l'horloge ornant le manteau de la cheminée figuraient les divinités grecques Bacchus et Momos en un savant mélange de marbre et de bronze. La fortune des Romanov était inestimable.

La famille impériale ne vivait plus au palais Catherine, préférant pour l'hiver l'intimité relative du palais Alexandre voisin, pour l'été celle du palais de Peterhof et pour les fêtes le luxe extravagant de son yacht, le *Standart*, ou de son palais de Livadia, en Crimée. La

plupart des prestigieuses constructions bordant les côtes de la Baltique à Saint-Pétersbourg étaient quant à elles réservées aux réceptions des dignitaires en visite et aux cérémonies d'État.

Quel effet le fait de grandir dans une telle opulence pouvait-il produire ? Et avoir dans son jardin un pavillon des éléphants et un théâtre chinois ? Et se déplacer dans une automobile rutilante conduite par un chauffeur en uniforme ? Et pouvoir s'acheter ce que l'on veut ? Tatiana n'avait rien d'une enfant gâtée, mais le luxe qui l'entourait la distinguait des autres avec ses robes taillées sur mesure par des couturiers français et ses chapeaux venus des plus élégantes boutiques de Londres. Son parfum était signé Brocard & Co et ses souliers Henry Weiss. Dimitri avait souvent assisté aux livraisons effectuées par courrier. Quoique fils de général et membre d'une famille influente de la haute société, pouvait-il espérer un rapprochement avec Tatiana ? C'était sans doute impossible.

Il consulta l'horloge. À quelle heure viendrait-elle le voir ? La veille, elle s'était présentée en milieu de matinée. Il parvint à avaler une partie de son petit déjeuner, puis l'infirmière à moustache lui changea son pansement et lui apporta une cuvette d'eau et un rasoir. Désireux de se montrer présentable pour la visite de Tatiana, il se rasa et se coiffa avec soin.

Elle apparut à dix heures, d'un pas léger et les joues roses d'avoir couru, portant trois livres sous le bras.

— J'espère que je ne vous ai pas fait attendre. J'avais cours, et ensuite j'ai dû aller prier pour nos soldats à l'église Znaménié. Tenez... Ces titres peuvent-ils vous intéresser ?

Posant les ouvrages sur la couverture, elle approcha une chaise pour s'asseoir au chevet de Dimitri.

— C'est très gentil, infirmière Romanova numéro trois, la remercia ce dernier avec un sourire tout en s'emparant du premier volume, *Pères et fils*, de Tourgueniev. Je serai ravi de le redécouvrir et de voir s'il est à la hauteur de mon souvenir.

Avec enthousiasme, Tatiana le regarda examiner les autres livres.

— Je n'ai jamais lu *La Sonate à Kreutzer*, de Tolstoï. J'ai hâte. Les nouvelles de Gorki... parfait. Dans mon souvenir, l'une d'elles parle d'un tunnel sous une montagne. L'avez-vous lue ?

— Ah ! oui. Elle est impressionnante. Pensez-vous qu'une montagne puisse avoir un esprit désireux de nuire à quiconque lui ferait du mal ?

Ce jour-là, ses yeux tiraient davantage sur le gris, ses iris étaient cernés de violet et une mèche de cheveux auburn s'était échappée de sa coiffe blanche.

— J'ai assisté un jour au creusement d'un tunnel et je me souviens l'avoir vécu comme une offense à la nature. Gorki capture à merveille ce sentiment de blessure. Merci pour ces livres ! À présent que j'ai de quoi m'occuper, je ne pourrai plus être un patient perturbateur et désireux qu'on s'occupe de lui, ajouta-t-il avec malice, tout en caressant la précieuse reliure de cuir.

Perplexe, la jeune fille scruta les alentours avant de se rendre compte que Dimitri la faisait marcher.

— Nous pourrions en discuter lorsque vous les aurez terminés. J'adore parler de littérature. Je rédige des critiques de romans dans mon journal.

— Mais quand trouvez-vous le temps de le faire ? Vous avez des journées bien remplies, tour à tour infirmière, grande-duchesse, colonel...

Il s'efforçait d'en savoir davantage sur sa vie.

— J'écris chaque soir avant de me coucher. D'ailleurs, j'ai parlé de vous hier, avoua-t-elle en rougissant. Ma mère m'a raconté que vous étiez un héros, que vous aviez sauvé un officier blessé sous le feu de l'ennemi. Elle va vous décerner la croix de Saint-Georges.

— Mais tous les soldats sont tenus d'agir ainsi, s'étonna Dimitri. Il s'agit d'une procédure de sécurité. Dès qu'on le peut, on ramène les blessés en espérant qu'un jour quelqu'un en fera autant pour soi.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Castelleto, tome 1 Chiara**

Emma Mars



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON